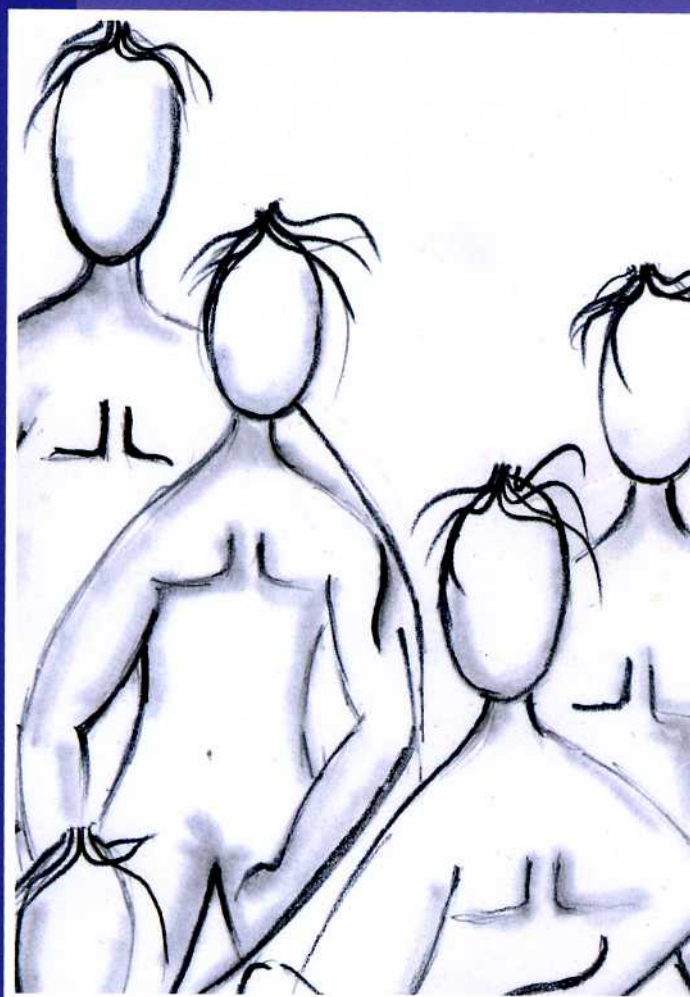


VOUS AVEZ DIT
ÉLÈVES DIFFICILES
ÉDUCATION AUTORITÉ DIALOGUE



Daniel LANCE

L'Harmattan

DANIEL LANCE

VOUS AVEZ DIT ÉLÈVES DIFFICILES ?

Éducation, autorité et dialogue

*Livre dédié
à Francis Jacques*

L'Harmattan

Remerciements et sans doute plus que cela :

À Marie-Claude Pujade (ancienne Inspectrice Académique Adjointe, en charge des classes relais), Danielle Quentier (principale de collège en Zone d'Éducation Prioritaire), Yves Panis (ancien directeur du Centre d'Action Éducative de Cannes), Michel Charlety, (Inspecteur de l'Éducation Nationale, AIS), Julien Pagani (directeur de l'ADRAFOM 06).

À Toute l'équipe qui a participé à cette belle aventure humaine que fut O.A.S.I.S., l'Outil d'Adaptation Scolaire et d'Insertion Sociale, classe expérimentale fruit de la collaboration entre le Ministère de la Justice et l'Éducation Nationale : Catherine Martin, Pascale Andriamamonjy, André Champot, Florence Clot, Emmanuel Dehenry, Jean Paul Dumont, Jacques Gleyse, Ouiem Mansour, Claire Masduraud, Nancy Midol, Arlette Mucchielli, Jean-Paul Montel, Jean-Luc Prades, Geneviève Ranucci, Olivia Seghpossian, Élisabeth Souiaï, Emanuele Vinale ; ainsi qu'à tous collègues ou membres du Groupe Études Recherches que j'ai pu piloter : « Théories et pratiques : la dialectique nécessaire, Éducation psychopédagogie, Vers une réflexion sur les jeunes adolescents en difficulté d'insertion sociale et scolaire, travail autour de la classe relais. »

À mes guides sur le chemin de l'Aïkido : Christian Tissier, Franck Doran, Bob Nadeau, Kim Peuser, Hoa Newens, Deborah Maizels, Pascal Norbelly, Pascal Durchon... sans oublier Micheline Vaillant-Tissier.

Au père Léo Diard

À tous ces adolescents passés par une Oasis particulière, l'Outil d'Adaptation Scolaire et d'Insertion Sociale, Cannes, 1998 - 2002.

À tous les étudiants détenus dans les Maisons d'Arrêt où j'ai enseigné.

Au professeur Jean-François Mattei pour ses cours si « stimulants », à Marie-Dominique Popelard et à Alain Giboin, pour leur amitié, leurs conseils si précieux, essentiels et à Danielle Maurel pour sa relecture attentive.

À ma famille et mes amis, avec qui je n'ai jamais pu partager le temps voulu, le temps nécessaire, toujours pris par des aventures humaines fortes, par des articles, par des livres, puis par ce travail. Que leur tendresse et leur indulgence soient ici remerciées !

Au professeur Francis Jacques pour son modèle communicationnel théorique et la direction attentive de ma seconde thèse, en philosophie de la communication, remerciements qui iront aussi à un autre professeur : René Girard. En effet, je dois des remerciements à ces deux professeurs pour leur aide jamais démentie, pour leurs théories qui soutiennent non seulement ce travail et mes recherches, mais aussi une philosophie de l'expérience et mes choix de vie.

À L'entreprise Pro2C, Tunisie, à Geneviève Fabresse, Alain Guettaf et leur équipe pour leur aide dans la mise en page de ce livre.

Au sculpteur Mateo Mornar, qui m'accompagne au fil des livres, avec cette belle fidélité et cette humanité qui sont les siennes.

DES ELEVES EN RUPTURE : QUI EST EN DIFFICULTE ?

« M'avez-vous bien compris ? » Comment être entendu ? Comment partager les mêmes mots ? Comment développer un discours commun, une interrogation commune ? C'est aussi la question de l'amante à l'aimé, de l'aimé à l'amante : « m'aimes-tu, et surtout que mets-tu derrière ces mots ? » La question est vitale. Si tu ne m'aimes pas comme moi je vais t'aimer, comment pourras-tu m'aimer plus tard, comment donc peux-tu m'aimer maintenant ? On comprend bien que le questionnement est ailleurs. C'est d'une tout autre inquiétude dont il s'agit. Qui suis-je, en effet, si, dans mon rapport à l'autre, mon langage est impuissant à me porter, à me poser en tant que sujet ? C'est le statut de sujet qui m'échappe lorsque je me sens, en fin de compte, incompris, mal compris. « Et si vous ne m'avez pas compris ou bien partiellement, que dois-je faire, expliquer pour me faire mieux comprendre ? » À assumer que l'intersubjectivité se construit à travers le langage, c'est par l'écoute des mots que l'autre me renvoie que je vais vérifier, bien sûr son degré de compréhension, mais surtout la place qu'il, qu'elle me donne en tant que sujet. Changeons de catégorie d'interrogation, passons des mots de la conversation, de la littérature, aux concepts de la philosophie. La relation « entre », le *dia* du dialogue, provoque une réflexion sur l'existence même de l'être du sujet : qui suis-je ? Quel est cet « entre-deux » de la relation qui se construit à la faveur de paroles échangées ?

Et vous, qui dites-vous que je suis ? Nous ne sommes ni le premier ni le seul à le souligner. Mais au lieu de dire que l'autre est indispensable à mon accomplissement en totalité de conscience, nous affirmons que l'autre doit intervenir dans mon recouvrement relationnel d'agent ou de protagoniste de la communication.¹

¹ Francis Jacques, *Différence et subjectivité*, Paris : Aubier, 1982, p. 54.

Deux sujets qui échangent ressemblent un peu à deux alpinistes qui gravissent une montagne, à pic, ascension difficile. L'un dépend de l'autre, l'un « assure » l'autre par tout un système de regards, de cordes, de crochets... parfois de mots. Si l'un décroche, comme on peut décrocher dans une conversation — c'est le même mot que l'on emploie —, l'autre doit l'aider à reprendre prise. S'il tombe, il tombe hors du champ, hors de la vision de l'autre.

Oui, le statut de sujet, sujet tout puissant, surpuissant, sujet élaboré dans la solitude de la pensée toute puissante, dans un solipsisme en fin de compte assez orgueilleux, est remis en question. Comment puis-je être sujet, si l'autre ne me comprend pas en tant que sujet, mais au contraire m'objective sous le poids de ses *a priori*, de ses conceptions mentales, de son monde propre posé avant notre rencontre, donc à proprement parler de ses « pré-supposés » ? Au moins nous faut-il un minimum de présupposés communs pour établir une amorce de dialogue. Si le sujet a connu des heures fortes et vibré d'intensité sous la férule d'un Descartes qui lui a donné tout moyen d'expansion par un *cogito ergo sum*, ce sujet s'interroge aujourd'hui sur son existence même lorsqu'il ne s'inscrit pas dans un jeu intercommunicationnel.

À moins de toujours vouloir simplifier les phénomènes communicationnels, on sait que, dans cette intersubjectivité, il ne s'agit pas simplement d'un rapport je-tu, mais de trois instances qui entrent en jeu², se répondent, résonnent. Lorsque je parle à l'autre, je suis en quelque sorte riche à la fois de mes présupposés, mais aussi j'intègre du tiers, du « il », du tiers-personnel³. Et s'il est des tiers que l'on a aucun mal à intégrer dans la conversation, d'autres posent problème, causent douleur et résistance.

Le contexte

Notre propos ne sera pas une réflexion sur le langage en général, mais s'élaborera à partir d'une question peut-être aporétique, paradoxale, qui embarrasse. Nous nous intéresserons au langage avec ceux qui sont, en quelque sorte, à sa marge, aux bords de son exclusion. Comment établir une relation interlocutive avec certains jeunes qui se refusent plus ou moins complètement au langage, qui

² *Ibid.*, p. 11.

³ *Ibid.*, p. 52-55. Voir aussi Francis Jacques, *Difference and Subjectivity*, New haven, and London : Yale Press University, 1991, Preface to the English Edition

vivent dans une grande pauvreté syntaxique et qui sont, d'une certaine manière, en révolte contre le pouvoir que représente le langage ? On dira « d'une certaine manière » car beaucoup ne sont pas au niveau de la révolte contre la langue « dominante » qu'ils n'ont jamais abordée, mais sont à sa lisière : il ne s'agit donc pas d'un choix, mais d'une situation subie⁴.

Précisons notre cadre d'enquête. Ce travail philosophique questionnant ce qu'est l'acte langagier sera aussi le compte rendu d'une expérience et d'une pré-expérimentation— théorique mais aussi pratique— dans une classe relais⁵ dont j'étais le coordonnateur⁶. Ce questionnement informel est radical en plusieurs points car pour beaucoup de jeunes orientés en classe relais, l'autre c'est l'ennemi, celui à qui il ne faut justement pas parler. On peut se demander ce qu'est l'acte langagier lorsqu'il est le chemin, de plus en plus ardu, que prennent deux locuteurs, lorsqu'il est poussé à son extrême limite, à son extrême viabilité.

Des exemples de jeunes orientés en classe relais. Voici un jeune qui a mis le feu à son collègue (sans doute aux sens propre et métaphorique). Orienté en classe relais, il regarde l'équipe éducative le corps avachi, une casquette sur la tête et un sourire goguenard aux lèvres. Première rencontre. Ce sont des jeunes gens, qui, bien qu'ayant suivi « officiellement » le parcours scolaire, se trouvent, parfois, incapables de lire une ligne d'un texte simple sans buter sur

⁴ On ne fera certainement pas le jeu d'une certaine forme de snobisme intellectuel, de démagogie, somme toute très méprisante, en se félicitant que certains illettrés, hors système social, aient créé leur propre langue. N'en déplaie à certains rêveurs intellectuels (qui eux maîtrisent parfaitement les instruments verbaux) l'illettrisme, la non-possession de la langue est avant tout une souffrance, avant tout une forme latente d'exclusion, voire de nouvelle pauvreté.

⁵ La classe relais est une structure, souvent un partenariat de l'Éducation Nationale avec le Ministère de la Justice, qui reçoit des adolescents de moins de seize ans, en décrochage scolaire pour une durée ne pouvant excéder un an. *Bulletin Officiel*, n° 25 du 18 juin 1998, page 1359, circulaire N° 98-120, du 12-6-98.

⁶ Classe relais au nom symbolique : O.A.S.I.S. (1998-2002), Outil d'Adaptation Scolaire et d'Insertion Sociale, classe créée sous l'impulsion du Ministère de la Justice, plus précisément de la Protection Judiciaire de la Jeunesse et du directeur du Centre d'Action Éducative de Cannes. Cette classe, invention de quelques « militants de l'humain », a accueilli un grand nombre de jeunes, entre quatorze et seize ans, suivis souvent par des éducateurs de la Protection Judiciaire de la Jeunesse.

les mots, incapables d'en comprendre même le sens général. Est-ce que la limite appartient encore à son domaine d'application ? Que leur reste-t-il comme possibilité d'existence dans la classe traditionnelle ? Celle des perturbateurs, celle de ceux qui insultent le professeur, lui tiennent tête, de ceux qui vont répondre à un principal de collègue qu'il est bien obligé de les garder jusqu'à seize ans. On réfléchira donc sur cette communication aux limites avec l'autre, en partant d'une étude de cas : la fréquentation d'adolescents orientés pour un temps en classe relais. Cette communication à la limite, à l'extrême des mots échangés interroge l'acte de communiquer. Que se passe-t-il, à proprement parler d'extraordinaire, lorsque je peux, en fin de compte, échanger avec cet autre qui n'est pas moi ? Que se passe-t-il, d'encore plus extraordinaire lorsque, contre toute attente, je peux communiquer avec un adolescent violent, cet adolescent qui refuserait tout système ?

De nombreux jeunes sont exclus d'un système scolaire traditionnel et se retrouvent autant hors la langue qu'ils peuvent devenir hors la loi. Pour autant qu'on ne peut pas ne pas communiquer, selon l'expression de Watzlawick⁷, on ne peut accepter la non-communication. L'échange serait-il de l'ordre de la nécessité ? Malgré tout, il est des cas où les facteurs nécessaires à l'échange semblent presque tous faire défaut.

Posons notre question fondamentale. Si la communication, selon les travaux de Francis Jacques, suit des critères précis allant d'une borne inférieure, d'un dialogisme faible, une communication à la limite, à une borne supérieure, un dialogisme fort, un dialogue, où les deux locuteurs L_1 et L_2 construisent à deux, par un échange nourri, un contenu propositionnel élaboré conjointement, l'éducation auprès d'adolescents en rupture scolaire et/ou sociale permet d'interroger le modèle jacquéen sur un cas limite. On peut se demander si nous sommes dans une communication extrêmement difficile, dans un dialogisme faible ou si nous sommes sortis du champ de la communication, si nous avons intégré une autre forme d'échange lorsque celui à qui je m'adresse n'a ni les mêmes présupposés que moi, ni les mêmes appartenances culturelles, voire me considère même comme une sorte d'ennemi potentiel.

⁷ Paul Watzlawick, Helmick Beavin, Don D. Jackson (1972), *Une logique de la communication*, Paris : Seuil, Points Essais, 1979. « Tout comportement a la valeur d'un message, c'est-à-dire qu'il est une communication, il suit qu'on ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non. » Chapitre « Propositions pour une axiomatique de la communication, » page 46.

Reprenons. Si accéder à l'échange consiste à accéder à un espace d'interlocution, espace élaboré dans la réciprocité, dans une égalité conquise théoriquement à chaque phrase mise en commun avec l'autre, donnée à l'autre, comment établir un dialogue avec l'autre quand l'autre vit, selon le mot d'Alain Bentolila, dans une « insécurité » sémantique⁸ ? Être en insécurité sémantique, c'est être pauvre de/en langue, c'est ne pas pouvoir s'exprimer verbalement. Il s'agit bien donc de pauvreté, d'exclusion, de marginalisation, dans un sens particulièrement sévère.

Comment élaborer un espace de réciprocité quand celui à qui je m'adresse n'est pas dans le même domaine lexical que le mien, quand celui à qui je parle, parce qu'il ne possède pas le langage « basique » commun ne me comprend littéralement pas ? Un pas de plus, on sort de l'ordre sémantique.

Si pour Lévinas, le visage de l'Autre, m'apparaissant en premier, me donne autant existence qu'il me donne responsabilité, il en va tout autrement si je veux traduire cette présence dans la réciprocité, c'est-à-dire si ce n'est pas l'autre qui me donne existence par son visage qui m'apparaît, moi le découvrant ainsi dans sa figure la plus forte, mais aussi la plus éloignée de moi, la plus portée par le religieux. Quelle présence, quelle existence m'est donnée si l'entre-deux du dialogue me permet d'accéder au statut de sujet, dans un même temps, dans le même échange ? « Je » devient « tu » lorsque l'autre me répond. Comment traduire cette *présence* à autrui dans le langage lorsque la langue, les mots manquent, font défaut ?

Et surtout, qu'est-ce qui est mis en jeu dans le dialogue lorsque le langage s'enfuit, s'échappe de son objet même ? Peut-on parler d'un dialogue au-delà des mots ?

Même si le dialogue aux limites avec les jeunes marginalisés, socialement, ne relève pas de la psychiatrie, de l'histoire des camps, du parcours avec les agonisants, on retrouve une problématique plus générale : le dialogue s'échappe. Si tant de choses, fortes, essentielles, nous séparent, quel est le lieu à construire pour communiquer ? Les exemples précédents permettent de situer précisément l'enjeu : le dialogue aux limites. Est-il d'un dialogue impossible ou improbable ?

⁸ Alain Bentolila, *Le propre de l'homme, parler, lire, écrire*, Paris : Plon, 2000.

